Br 749

EN VENTE

A la Colonie d'AIGLEMONT (Ardennes)

L'A. B. C. du Libertaire, (Jules Lermina).....	0 10
Communisme Expérimental (Fortuné Henry) .	0 10
La Question sociale (Sébastien Faure).....	0 10
En Communisme (André Mounier)	0 10
(par la poste).....	0 15
(le 100, franco).....	7 »»
(les 50, franco).....	3 80
(les 25, franco).....	2 25
Militarisme (Docteur Henri Fischer).....	0 15
Justice — —	0 15
Le Rôle de la Femme —	0 15
(par la poste).....	0 20
Cartes postales illustrées de la Colonie d'Aiglemont *1re série* de 6 cartes.....	0 30
(par la poste).....	0 40
Cartes postales illustrées de la Colonie d'Aiglemont *2me série* de 6 cartes.....	0 30
(par la poste).....	0 40

POUR PARAITRE

en Mai :

Lettres de pioupious (Fortuné Henry).

Prix annuel de l'ABONNEMENT : 2 francs.

Adresser Lettres, Communications, Demandes de Renseignements à la Colonie l'ESSAI, à Aiglemont (Ardennes).

LE GÉRANT : **Fortuné HENRY.**

Imprimerie spéciale de la Colonie d'Aiglemont (Ardennes)

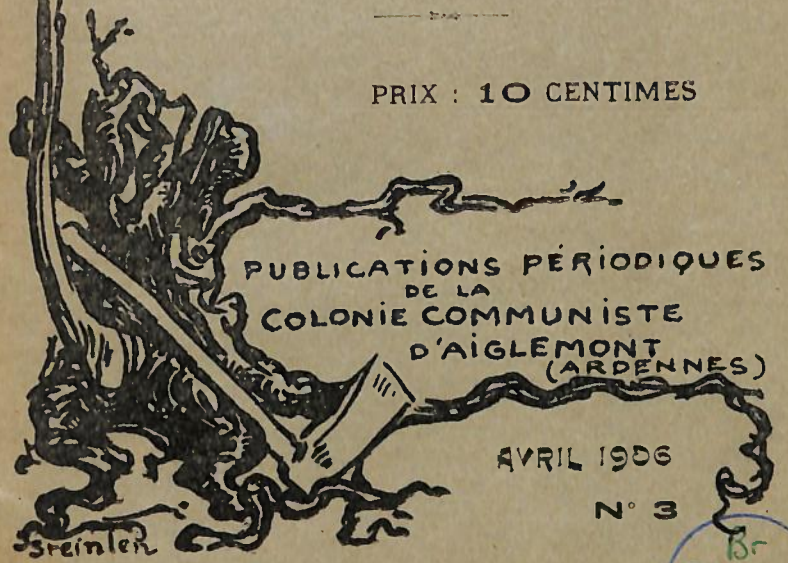
PHILOSOPHIE LIBERTAIRE

ANDRÉ MOUNIER

EN COMMUNISME

La Colonie libertaire d'Aiglemont

PRIX : 10 CENTIMES



Br
C.I.R.A.
749

Au Lecteur,

La série de brochures que nous publions avec l'aide de camarades trouvant tout naturel d'exprimer ce qui leur semble juste et vrai est un complément à l'œuvre que nous avons commencée à Aiglemont.

Nous estimons que la diffusion des principes libertaires, que le libre examen et la juste critique de ce qui est autour de nous ne peuvent que favoriser le développement intégral de ceux qui nous liront.

Montrer combien l'autorité est irrationnelle et immorale, la combattre sous toutes ses formes lutter contre les préjugés, faire penser. Permettre aux hommes de s'affranchir d'eux-mêmes d'abord, des autres ensuite ; faire que ceux qui s'ignorent naissent à nouveau, préparer pour tous ce qui est déjà possible pour les quelques-uns que nous sommes, une société harmonieuse d'hommes conscients, prélude d'un monde de liberté et d'amour.

Voilà notre œuvre ; elle sera l'œuvre de tous si tous veulent, animés de l'esprit de vérité et de justice, marcher à la conquête d'un meilleur devenir.

LA COLONIE D'AIGLEMONT.

ON SOLLICITE VOTRE ABONNEMENT

BULLETIN D'ABONNEMENT (à remplir, à détacher)

et à adresser à la COLONIE LIBERTAIRE D'AIGLEMONT (Ardennes)

Je soussigné déclare m'abonner pour un an à la publication de **Philosophie Libertaire de la Colonie communiste d'Aiglemont** *(cette publication comporte une brochure de 32 pages tous les mois).*

Le montant de l'abonnement est de DEUX FRANCS que je vous envoie ci-inclus en un Mandat poste ou en un Bon de poste.

M. .....

le *19*

(SIGNATURE)

rue .....

à .....

.....

EN COMMUNISME

La Colonie libertaire d'Aiglemont

La Société est semblable à ces crustacés dont l'enveloppe calcaire devenue trop étroite pour suffire aux proportions croissantes de l'animal, se fracture et tombe en éclats.

I

Le 14 juin 1903, un homme muni de quelques outils indispensables et d'un sac de provisions, parut dans un vallon solitaire de la forêt des Ardennes. Il s'arrêta à la lisière du bois, planta son bâton dans l'herbe haute et drue et contemplant la gorge étroite qu'il venait de parcourir dit : « Ici nous ferons des hommes libres et nous aiderons à déterminer la cellule initiale des Sociétés futures. »

Cet homme était Fortuné Henry. La colonie libertaire communiste l'Essai venait de naître.

Le premier indigène qui, à la recherche de baguettes bien droites ou d'un panier de fraises, s'approcha d'aventure du Gesly, tomba dans une stupéfaction bien naturelle en apercevant un homme dégazonner ce qui de mémoire d'ancien avait toujours été un pré. C'est un fou, se dit-il, et rebroussant chemin à la hâte il courut faire part de sa découverte.

Le fait reconnu vrai, à l'abri du bois, au travers des branchages, le bruit se répandit rapidement

qu'un homme était installé au pré du Gesly et qu'il retournait la terre sans doute pour la cultiver. On revint en nombre et les plus hardis s'approchèrent de l'inconnu. On causa. Beaucoup qui étaient venus le nez au vent s'en retournèrent pensifs et chaque semaine le nombre des visiteurs s'accrut.

Le résultat fut que les camarades des alentours, séduits par la largeur de vues, l'audace de la tentative, montèrent donner un coup de main à l'unique colon. Une hutte de gazon fût bâtie. Elle offrit un abri chaud suffisant, à la condition de ne pas être trop difficile.

Toujours seul, aidé le dimanche par des camarades, au milieu de la curiosité générale, Fortuné jetait les bases de la colonie future, plantait des légumes, creusait un étang et commençait une maison en branches tressées recouvertes de terre glaise.

Ce que disait celui que, dans le langage du pays on appelait l'*houme* libre, était dans tous les milieux le sujet de maint commentaire. L'attention était fixée sur lui.Chez les uns, de par leur situation, c'était mépris haineux manifesté par des histoires abracadabrantes. Fi donc ! un anarchiste ! Beaucoup étaient indécis, un travail extraordinaire se faisait en eux. Il était notoire que l'homme en question allait par ses actes et les idées qu'il exprimait à l'encontre de tout ce qui était établi, d'autre part ce qu'il disait était vrai et il eut été bon de vivre comme il l'expliquait.

Devant son effort acharné, l'exemple qu'il montrait, un courant de sympathie s'établit qui alla croissant, on n'avait plus peur. L'acceptation, la

pénétration des idées anarchistes, leur discussion peu à peu se faisait.

Au mois de décembre un camarade italien, menuisier, ayant eu connaissance de la tentative faite vint joindre son effort. L'hiver se passa en constructions. La maison de torchis couverte en chépois, sorte de chaume qui pousse en abondance dans la forêt, fut terminée. Elle comprenait trois pièces et un grenier. Une écurie cimentée destinée à l'élevage des lapins, un poulaillier, des cabanes pour les canards et les chèvres, un atelier de menuiserie conduisirent les colons jusqu'au printemps. A cette époque, une camarade ne craignit point ni l'installation en somme précaire, ni le climat un peu froid et vint accompagnée de son enfant, une fillette de dix ans, apporter à la colonie son activité et son affectueuse bonne humeur.

Ce fût un véritable soulagement aux colons — il y avait alors des camarades de passage — de ne plus avoir à faire la cuisine, la vaisselle et surtout la lessive. L'activité redoubla, le jardin s'agrandit ; la moitié du terrain défriché, on planta, on sema pommes de terre, choux, carottes, navets, etc., et un carré d'avoine pour la basse-cour.

Entre temps des camarades venaient encourager les colons, s'arrêtaient quelques jours et le coup de main donné repartaient. La vie était fruste et rude. Les jours succédaient aux jours avec la joie profonde de voir l'œuvre peu à peu prendre forme et malgré les ennuis et les soucis de toute nature, telle était leur foi en la vérité des idées qu'ils voulaient démontrer et leur volonté de réussir envers et contre tous, que l'âpreté de la lutte leur paraissait bonne.

L'argent malheureusement nécessaire était rare. Il fallait dépenser pour le pain, les outils, les matériaux indispensables.

A plusieurs reprises, la marmite de pommes de terre renversée à la suite d'un malencontreux accident, il fallut mettre un cran de plus à la ceinture ; ces dernières étaient heureusement à l'épreuve.

Des vivres étaient confiées à la terre, ils poussaient à merveille ; encore quelques semaines et les légumes verts, la salade feraient oublier les inévitables lentilles et les pois cassés.

Des camarades envoyaient leur obole, les amis chaque jour plus nombreux encouragaient l'effort.

Au mois d'août, événement extraordinaire, des camarades, par souscription, offrirent une jeune vache à la colonie, laquelle, grâce à ses qualités extérieures, reçut le nom de Jolie.

En septembre, une compagne d'un certain âge, séduite par ce qu'elle connaissait de la vie au Gesly, quittait Paris pour la forêt des Ardennes. Quelques jours après une famille avec deux garçons, puis un camarade et sa compagne venaient tenter la vie communiste.

La récolte fut abondante, l'année très sèche favorable à un sol à peine défriché et humide, donna des résultats qui récompensèrent les colons de leurs efforts et assurèrent la vie pour l'hiver.

Le nombre de ces derniers augmentant, nous étions quatorze et souvent vingt avec les camarades de passage, il fut décidé de construire une maison suffisante et assez confortable pour ne plus avoir à occuper les greniers, l'écurie et à opérer chaque soir un partage de matelas et de couvertures qui, pour pittoresque qu'il fût, n'en était pas moins gênant.

Les ressources étant limitées, d'autre part ne voulant pas employer de main-d'œuvre rétribuée, ce qui est un principe dont nous ne nous départissons jamais, il fut décidé de construire la maison en fibro-ciment. C'est une construction économique et très saine. La charpente une fois montée est recouverte extérieurement et intérieurement de plaques de ciment armé avec des fibres d'amiante. Il y a donc matelas d'air, sécurité absolue en cas d'incendie et une légèreté qui supprime les fondations coûteuses, la maison a 14 mètres sur 8 m. 50, elle comporte une cave, un grenier, dix pièces dont deux, la salle à manger, grâce à une vérandah, et la chambre destinée aux enfants ont 9 m. 80 sur 6 mètres. Les joints entre les plaques recouverts de toile enduite de céruse assurent une étanchéité absolue ; les chambres peintes en couleurs claires ont chacune deux fenêtres ; la salle à manger, qui est la salle commune, est vitrée de deux côtés ; aux murs, des peintures, une frise d'animaux étonnent à bon droit les promeneurs qui pensaient trouver d'éternelles huttes et des hommes demi-nus armés de haches en silex.

Des camarades de Paris vinrent prêter leur concours et en mars 1905 la maison était finie.

Jusque là, malgré des conditions matérielles défectueuses, un travail ingrat et pénible, la situation morale avait été parfaite, grâce à une compréhension très nette de la besogne à accomplir et une volonté énergique.

Nous reviendrons en détail, dans une autre brochure, sur ces incidents très intéressants comme

données exactes pour une autre expérimentation. Pour nous ils sont parties prévues de l'évolution de mentalités ayant des stades d'émancipation à franchir.

En dehors de mesquineries, de jalousies attisées par les cancans de femmes peu libertaires et écoutées trop complaisamment, la question du ventre y était pour beaucoup. Ce qui, à ce propos, nous fait dire à juste titre une fois de plus que la première des questions à trancher pour le bonheur de l'espèce, c'est la question économique.

Ces événements se sont produits depuis et se produiront sans doute encore, ils sont inhérents à la phase d'expérimentation et d'éducation.

Ils eurent pour résultat le départ des éléments discordants, la loi de sélection s'accomplissait.

Durant l'hiver, la colonie s'était montée de deux haridelles pour le transport du fumier indispensable à la culture maraîchère. Des terres louées au-delà de la colonie furent labourées et plantées de pommes de terre, betteraves. Des travaux de drainage assainirent la partie du jardin qui restait à défricher et avec des scories produisit une récolte abondante de choux.

Le jardin, complètement en état, contenait des légumes à profusion, ce qui permit de vendre la surproduction aux pays avoisinants exclusivement industriels.

L'année très pluvieuse, des orages, de la grêle compromirent une partie des récoltes de la fin de l'été qui ne donnèrent pas ce qu'il était permis d'en attendre.

Une famille quitta, en septembre, la colonie pour retourner à Paris ; un ménage venu en juin prit quelque temps après le même chemin pour des

raisons analogues aux départs précédents. La sélection continuait.

De médiocres récoltes furent rentrées, les choux abondants fournirent une choucroute excellente et, grâce à la recette d'un camarade chimiste, nous avons tout l'hiver des légumes verts, très bien conservés, qui sont d'une précieuse ressource.

L'hiver venu, l'étang fut repris, travaux de terrassement, aménagement de routes, labours, etc.

Actuellement la colonie comprend quatre bâtiments, une cave indépendante, un hangar, un étang dont nous avons creusé environ 300 mètres cubes et qui sera doublé par l'élévation des digues ; un hectare et demi en culture maraîchère, six à sept hectares en grande culture et environ autant de prairies. Un matériel agricole complet, deux bons chevaux, canards, lapins, pigeons, bientôt du poisson.

Nous sommes cinq hommes célibataires sauf un, deux compagnes et une enfant.

La demeure est prête. A la belle saison nous pourrons recevoir de nouveaux camarades désireux de partager notre effort.

Nous espérons, à la fin de l'année, pourvoir aux besoins d'une vingtaine de personnes et compléter notre œuvre par l'éducation d'enfants.

Voilà très brièvement l'esquisse de ce que nous avons fait par nous-mêmes, avec l'aide pécuniaire de camarades et d'hommes s'intéressant de près à tout ce qui est une tendance vers une émancipation, un mieux être.

Ceci est la carcasse, le corps de la colonie, nous allons voir maintenant la mentalité qui l'anime.

II

Ceux qui d'une part trouvent que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possible, que tout va à merveille, que l'on a raison d'être satisfait, et d'autre part ceux qui, pessimistes trompés par une clairvoyance qui ne porte que sur le détail, ne voient pas l'ensemble et nient tout essor, ceux-là ne peuvent admettre la nécessité d'un mouvement communiste. Pour les uns nous sommes des mécontents, des révoltés, pour les autres des utopistes.

Depuis l'époque préhistorique, courbée sous l'autorité du plus fort, puis du chef de famille, puis d'autocrates ambitieux, conducteurs de peuples édictant des lois prétendues divines, sous l'autorité du dogme religieux qui a cédé aujourd'hui une place aux dogmes patrie et capitalisme, l'espèce humaine éclairée à coups de bâton, de hache, d'autodafés, de bastilles, de bagnes, d'échafauds, avec à la rescousse, grâce au progrès, quelques lebels et mitrailleuses, s'est développée physiquement et moralement sous des contraintes épouvantables qui sont toutes des crimes de lèse-humanité.

S'il est douloureux de le constater, l'observateur est obligé de l'admettre, la moralité actuelle, résultat de tant de siècles d'efforts de la part des prêtres à quelque religion qu'ils appartiennent, des rois, des législateurs, sans parler de la moderne éducation militaire, est dans un état voisin de l'amoralité.

Contre un pareil cortège d'absurdités, d'inepties, d'erreurs et surtout de mensonges, l'homme a le droit de se dresser et d'un geste viril de secouer la

poussière qui tombe de ces organisations vermoulues, et de briser les piliers encore tenaces de l'édifice chancelant.

L'homme a le droit naturel d'être libre et il n'est pas de droit humain qui puisse s'interposer.

Quelle est la valeur morale de nos institutions ? Causez à n'importe quel Français de bon sens et d'esprit éclairé, demandez-lui ce qu'il pense du Parlement.

Il vous dira qu'il serait bien plus sage de faire ses affaires soi-même que de les confier à des ambitieux qui utilisent ce fameux suffrage universel pour satisfaire des passions égoïstes ou malsaines. Que celui qui travaille connaît mieux que personne ses besoins. Que le premier souci de ceux pour lesquels on vote est d'entrer dans des combinaisons plus ou moins louches afin d'acquérir de l'argent ou des honneurs.

Parlez-lui de la magistrature. Il saura très bien vous dire que les lois sont instituées et appliquées au profit de ceux qui les ont faites ou les font, classe très minime, insignifiante comme nombre et de production nulle, au détriment du plus grand nombre qui produit. Que le droit naturel, la vraie justice sont à l'opposé de ce qu'on appelle des Palais de Justice. Que là, comme ailleurs, c'est l'argent qui trône. Soyez puissant ou misérable, les jugements de cour vous rendront blanc ou noir. Que les procès sont affaires mauvaises, qu'un différend est mieux réglé entre les parties à l'amiable qu'avec l'intervention du magistrat. D'ailleurs presque tous proviennent de l'esprit de propriété.

Placez un mot sur la patrie et son corollaire indispensable l'armée.

Il vous dira que tous les hommes sont frères, on le lui a appris à l'école ; il ajoutera même que ces mêmes hommes qui lui ont prêché l'amour de l'humanité l'ont félicité d'être soldat, c'est-à-dire d'être un outil à tuer ses semblables.

Il vous dira que la patrie n'est que l'idée de propriété étendue, qu'elle est profitable à ceux dont l'intérêt est d'intercepter dans un but pécuniaire, à l'aide de barrières fictives, le libre échange de denrées et d'outils entre ceux qui les produisent.

Qu'à la caserne, sous le fallacieux prétexte de se débrouiller, on aprend à mentir et à voler. Que la transformation d'un homme en instrument inconscient sous le coup de la discipline est une chose immorale et révoltante. Que le régiment est l'école de l'égoïsme, de la débauche, de l'ivrognerie, de l'avachissement, qu'il est une cause de désertion des campagnes, qu'il développe chez les sots, les incapables, ce désir de commander, cette autorité stupide associée à une remarquable fainéantise. Il ajoutera du reste que les mots soldatesque, soudards n'ont rien de particulièrement élogieux et sont passés dans le langage courant à la suite des agissements de ces drôles orgueilleux et brutaux.

Des religions, il vous demandera ce qu'elles ont fait pour le bonheur de l'espèce ?

Elles ont été le couronnement de l'autorité.

Détournant des biens immédiats, s'entourant de mystères, elles ont faussé le jugement par la conception de biens de l'au-delà.

Servis à souhait par le goût du merveilleux, l'ignorance profonde de la masse qu'ils se gardaient bien d'éclairer, les ambitieux, les autoritaires qu'étaient les prêtres acquérirent une puissance formidable, poids écrasant que supportèrent ceux maintenus sous le joug. Cependant ils ne les méprisèrent pas eux les biens de ce monde.

L'histoire est là, les peuples qu'ils ont fanatisés demeurent ignorants, esclaves, misérables. C'est là leur rosée bienfaisante.

Quant à la famille, que fait-elle de l'enfant pour l'enfant lui-même, le considère-t-elle comme un être indépendant, libre, qu'il faut seulement aider à se développer.

L'enfant est la propriété de ceux qui l'ont fait. Ils l'éloignent tout petit, le reprennent plus grand pour leur plaisir, pour satisfaire un sentiment égoïste. Puis adolescent s'en servent pour leur orgueil ou leur ambition.

Combien sont-ils ceux auxquels on a laissé suivre leur penchant ? A peine marché-t-il seul que sa vie est déjà tracée, il sera notaire, officier, ingénieur, employé. Se souciera-t-on de ses tendances? Du tout. Mais si à l'école il n'est pas un bon élève obéissant et respectueux, s'il rêve, comme c'est son droit, d'autres choses que de ce qu'on veut lui apprendre, l'autorité intervient à nouveau; on en fera un ouvrier, c'est tout ce que trouve la prétentieuse sottise bourgeoise.

De combien de révoltes cachées, de rancœurs sont faites des vies d'apparence paisible. Si l'on pouvait pénétrer le secret des unions malheureuses, elles sont foule, ce serait effroyable. Des bagnes, il n'est pas de maison qui n'en recèle. Des forçats, on en coudoie à chaque pas qui traînent un boulet d'autant plus torturant qu'il est soigneusement dissimulé. C'est qu'il ne faut pas se révolter, cela troublerait l'ordre, la conscience publique s'étonnerait et peut-être trouverait-elle alors si elle voulait bien réfléchir que tout n'est pas si bien qu'on le lui dit.

Peut-être voudrait-elle autre chose. Mais les manitous au pouvoir, tous ceux qui par égoïsme, cupidité, lâcheté ont intérêt à maintenir ce qui est, le juge qui applique la loi, le patron qui n'admet pas de réplique, le père et le mari qui ne veut pas que la femme ou l'enfant mettent en doute son omnipotente autorité, tous lèveraient leurs boucliers de lois estropiées, de règlements boiteux pour faire rentrer sous terre le malheureux novateur.

Du berceau à l'âge viril, toujours pour ceux qui ne peuvent ou ne savent s'affranchir, c'est la lourde cangue d'erreurs et de contraintes. Jusqu'à l'autorité du vêtement chaud et de la panse bien remplie sur le pantalon élimé et le ventre creux.

C'est triste à faire pleurer, cette vie là.

De ces contraintes perpétuelles il résulte l'immoralité qui caractérise notre époque, les hommes qui s'y soumettent perdent leur dignité, leur virilité. Quelle responsabilité redoutable encoureront à l'heure des rouges échéances ceux qui maintiennent cet état.

L'écart est excessif entre l'idéal moral que notre connaissance morale est parvenue à dégager et notre morale effective.

La cause en est que la morale n'a point passé dans l'acte.

Eh bien, nous anarchistes, nous avons cette prétention de ne commettre d'actes qui ne soient empreints de morale et d'une morale supérieure. Nos plus grands besoins sont des besoins de liberté, de vérité, de justice.

Selon nous l'autorité est génératrice de presque toutes les douleurs, de presque toutes les souffrances qui nous étreignent. Elle est immorale au premier chef puisqu'elle met une entrave à la source même de toute moralité : la liberté.

En y réfléchissant il devient presque impossible de concevoir comment durant tant de siècles les hommes se sont inclinés respectueux, sauf de rares exceptions, devant cette idole monstrueuse. Elle a donné tous les droits à ceux déjà forts, accentuant encore la faiblesse des petits et des déshérités.

Son origine est la brutalité. Elle opprime toujours, ne soulage jamais. Grâce à elle l'injustice flagrante s'étale, les iniquités les plus révoltantes se commettent. Elle a si bien su rendre les hommes peureux et lâches.

L'humanité est encore à la période barbare, mais de son sein des énergies s'éveillent. Des hommes ont rêvé d'un monde de liberté, sans contraintes, sans guerres et ils luttent pour que le rêve devienne réalité.

Par ce qui précède on comprendra sans peine que des hommes aient rompu avec la Société, s'en soient mis au ban, désireux en s'échappant d'un monde frelaté d'en créer un nouveau suivant leurs conceptions. La colonie n'a pas d'autre cause.

Nous savons que tout se transforme, évolue : ce n'est pas une religion nouvelle que nous offrons, ce n'est pas une forme type, nous sommes trop soucieux de notre liberté pour vouloir en quoi que ce soit imposer notre manière de voir. Nous disons simplement : la vie que nous menons dans le milieu que nous avons créé est meilleure, plus saine, plus morale que dans la Société. Nous cherchons à réaliser pour les quelques-uns que nous sommes la

formule que proposait Sébastien Faure dans la brochure précédente (1) :

« Instaurer un milieu social qui assure à chaque individu la somme de bonheur adéquate à toute époque, au développement progressif de l'humanité. »

Nous voulons de bonne foi coopérer à l'établissement de la cellule initiale qui doit dans le développement humain guider les Sociétés futures.

Il faudrait enfin voir la vie, ce qu'elle est réellement et se débarrasser d'un fatras théorique qui n'a jamais tranché la question du ventre. C'est à dessein que nous le disons un peu brutalement. On a trop longtemps parlé à l'homme et l'on s'est trop occupé de son âme. Il ne serait pas inutile de regarder un peu plus près de nous, attendu qu'on le veuille ou non l'animal qu'est l'homme a des besoins impérieux à satisfaire.

Un sauvage affamé goûterait peu une dissertation. Son bon sens d'accord avec l'intérêt de l'espèce lui ferait préférer un repas substantiel. Soyons comme ce sauvage, trop d'êtres ont encore faim.

Nous sommes sensibles à des émotions artistiques, notre esprit se plaît parfois à des conceptions abstraites, mais doit-on s'y complaire lorsque des clameurs d'affamés, de spoliés, de torturés se pressent angoissantes ?

Le communisme n'est pas une idée nouvelle. Depuis les temps les plus reculés des hommes ont

(1) *La Question sociale (Position de la question).* Edition de la Colonie d'Aiglemont, nº 2.

vécu en commun. Ces formes de groupement sont à peu près identiques, l'autorité toute-puissante dans les mains d'un chef spirituel, l'obéissance passive, l'abandon de toute volonté, la négation du bien-être, le célibat, un choix rigoureux d'éléments, tels sont les formidables éléments de réussite qu'avaient ces communautés.

D'autres se groupèrent, formèrent des milieux communistes avec une règlementation laissant peu d'initiative, pourvoyant à tout, une préférence pour les célibataires et arrivèrent rapidement à un résultat économique tel que leurs richesses entraînèrent leur perte.

En somme, que ce soit des couvents qui sont des organisations contre nature, ou des tentatives de communisme spiritualiste comme il y en a encore en Amérique, le problème n'a jamais été posé en entier.

Ce problème nous croyons l'avoir posé très nettement. Après trois ans d'expérimentation nous affirmons la possibilité de vivre en communisme libertaire et nous ajoutons que cette vie nous a donné des jouissances incomparables, des satisfactions journalières inconnues au sein de la Société.

Comme base à notre expérimentation, nous disons avec Darwin : « A l'état de liberté il n'y a lutte entre les individus d'une même espèce qu'en cas de disette d'aliments ou de compétition sexuelle. »

Or nul n'ignore que la terre produit au-delà des besoins à satisfaire, et nous entendons par là non seulement la faim apaisée, mais le bien-être, la possibilité de demeures salubres, claires, gaies, l'hygiène devenue indispensable, les loisirs néces-

saires à l'individu pour son développement intégral et le plaisir.

Si actuellement des êtres meurent de faim et d'autres végètent misérables malgré un travail de bête de somme, ce n'est pas que ce qui suffirait à les satisfaire n'existe pas, mais d'ingénieux bandits, monteurs de trusts, les affameurs sont là, ils accaparent denrées et objets de première nécessité qui renchérissent et malgré l'outillage moderne les progrès que les sciences ont fait faire à la production, alors que d'immenses terres vierges attendent d'être fécondées, les hommes souffrent et ont faim.

La faute incombe à l'autorité qui permet l'organisation sociale que nous subissons, à l'autorité néfaste que les hommes ont laissé s'établir.

Le droit de vivre, par conséquent de manger à sa faim, est un droit naturel qui doit s'exercer sans restriction, il prime tous les autres.

D'ailleurs la richesse est méprisable, elle est immorale parce qu'elle est faite de privations, de larmes, du sang du plus grand nombre pour la jouissance égoïste de quelques-uns.

Le bien-être est une des premières conditions de la moralité. Il n'y a pas de peuples plus corrompus que les peuples misérables. Mais lorsque chacun aura le bien-être que grâce aux progrès de la science les travaux insalubres, malsains, devenus inutiles ou faits mécaniquement, les maux physiques seront diminués, il n'en restera pas moins des causes de souffrances, morales cette fois et qui à beaucoup près ne sont pas les moins douloureuses. C'est ici que nous arrivons à la seconde partie de la définition précédente, la compétition sexuelle

et son cortège : jalousies, crimes passionnels, vies manquées.

Il n'y aura jamais disette de femmes, de part et d'autre les nombres à peu près s'équivalent. La cause de tant de douleurs intimes est toujours et encore l'esprit d'autorité accompagné de l'esprit de propriété, qui donnent une intensité poignante à des faits, des phénomènes qui sont normaux vus sous leur véritable aspect. Le jugement est induit en erreur.

De quel droit considère-t-on sa femme comme un bien qui vous appartient, n'appartient qu'à vous au point que la femme ne s'appartient plus elle-même? Chose monstrueuse, malpropre, révoltante, elle doit se donner sans désir. La loi, effroyable d'autorité, autorise l'homme, le mari, à user de ce qu'elle qualifie de droit, cela parce que la femme est mariée, que des individus quelconques ont prononcé des paroles dites sacramentelles. Bénédiction féconde en larmes. Et ce préjugé de propriété est tellement enraciné chez l'homme que chez ceux qui se sont aimés librement la même passion jalouse intervient.

La plupart des hommes, sauf le cas d'amours vénales qui sont la honte de notre époque, une atteinte sanglante à la liberté, un esclavage sans nom, tiennent pour juste que la femme qui s'est donnée une fois à eux demeure telle. Ils n'admettent pas qu'elle soit libre de son corps. Et chose incompréhensible, lorsque c'est pour leur plaisir que celle qu'ils aiment quitte un amant, ils sont glorieux, infatués de leur mérite, mais leur tour arrivé de ne plus être aimé, ils se fâchent et c'est

à coups de revolver, de couteau ou d'injures qu'ils soulagent leur rage brutale.

La femme est moralement, intellectuellement l'égale de l'homme, si son corps est moins robuste, il est pourvu de grâce et son rôle dans la nature n'en a qu'un plus grand charme. Il faudrait arriver à comprendre enfin que l'amour n'est pas la chair, que l'on peut aimer sans qu'intervienne cette question brutale qui n'est en somme qu'un besoin comme la faim et la soif.

Les amants jaloux sont tout aussi contre nature que les chastes par religion.

L'amour libre seul, c'est-à-dire le parfait consentement mutuel, la commune entente de s'aimer à cause d'affinité, de goût, doit présider aux relations sexuelles. Ces dernières ne sont après tout qu'un libre échange de sensations. Le fait que cet échange s'est produit ne modifie en rien les deux parties. La femme reste libre maîtresse de son corps comme de sa volonté à l'égal de l'homme.

Nous voyons donc que l'autorité abattue, les sens satisfaits, les hommes auraient un bonheur appréciable.

Le bonheur de chacun est fait du bonheur de tous, et nul ne peut être heureux tant qu'il y aura un seul être malheureux.

En effet, ne travailler que pour soi, dans le but déterminé de ne faire participer la collectivité que dans la mesure qu'on ne peut empêcher, vouloir se tailler une part de bonheur à soi nettement tranchée du reste des hommes est chose fausse, antinaturelle, antisociable et une cause d'antagonisme.

C'est cependant la forme d'activité la plus générale tant l'erreur est profonde.

Se borner à soi ou à un petit nombre est non seulement égoïste, antihumain, mais encore inintelligent, c'est mettre des barrières alors que toutes devraient être anéanties, c'est limiter les rapports entre les hommes, se priver de joies très grandes, c'est arrêter l'élan qui naturellement nous porte à donner sans compter, c'est contraire à la morale anarchiste.

Les conséquences en sont désastreuses, misère des uns, opulence des autres, comme si tout ce qui est produit n'appartenait pas à tous ; nous sommes co-héritiers de tout ce qui est et ce n'est pas la charité démoralisatrice, honteuse pour qui donne et qui reçoit, qui changera jamais les choses.

Il n'y a pas de devoirs à édicter aux hommes les uns envers les autres, comme on l'entend généralement. Dire : agis envers les autres comme tu voudrais qu'on agisse envers toi dans les mêmes circonstances, découle de la formule précédente.

Le devoir n'est autre chose qu'une surabondance de vie qui demande à s'exercer, à se donner, c'est en même temps le sentiment d'une puissance. Sentir intérieurement ce qu'on est capable de faire, c'est par là même prendre conscience de ce qu'on a le devoir de faire. La vie ne peut se maintenir qu'à la condition de se répandre. Etre fort, être grand dans tous ses actes, développer sa vie dans toutes les directions, être aussi riche que possible en énergie et pour cela être l'être le plus social, le plus sociable si l'on tient à jouir d'une vie pleine, entière, féconde.

Etre guidé par une intelligence richement développée, lutter, risquer, le risque a ses jouissances immenses, jeter ses forces tant que l'on en a dans

tout ce que l'on sait être beau et grand, et alors on aura joui de la plus grande somme possible de bonheur.

La colonie d'Aiglemont est un milieu constitué d'après ces données. Elle en est l'expérimentation. Elle est aussi un acte permanent de liberté et de révolte conscientes.

A la colonie, chacun est libre autant que l'exercice de cette liberté ne gêne pas celle d'autrui, chacun travaille suivant ses forces, son tempérament. Nulle réglementation n'intervient, nous ignorons le patron.

Que des hommes au sein de l'abondance, sans travail nécessaire à accomplir vivent en commun et s'entendent, cela peut à la rigueur se concevoir ; mais lorsqu'il s'agit, dans des conditions précaires, défectueuses, d'abattre de la besogne pour se nourrir et se procurer l'indispensable, lorsqu'il faut entreprendre des travaux multiples, pourvoir à toutes les occupations que nécessitent une exploitation agricole et cela avec des éléments qui s'ignoraient quelques semaines auparavant, des gens en nient la possibilité. Ils nous disent : il faut un chef, un directeur, un homme responsable qui commande. Cela est une erreur. Tout ce que nous avons fait ici l'a été sans qu'un ordre soit donné. Chacun est conscient de l'effort à fournir, on ne travaille pas par force mais par raison, pas pour soi, mais pour tous, pour les camarades qui vous entourent, que vous aimez et sur un plan général pour l'humanité.

Et alors, loin de toute autorité, le travail de pénible ou d'ingrat qu'il apparaît dans la Société devient ici la raison d'être de chacun de nous. Nous

ne pouvons concevoir quelqu'un les bras croisés ou s'ennuyant.

Etant libre, le travail devient intégral, il augmente la valeur de l'individu et par sa variété repose, il permet une activité plus grande sans effort supérieur.

Les travaux que nous faisons ont une direction nettement déterminée, mais qui n'est pas dans le cerveau d'un seul, chacun la connaît, y participe. Elle tend toujours à augmenter le bien-être, à perfectionner l'organisme que nous avons créé.

S'agit-il d'entreprendre une construction, un terrassement, d'ensemencer, etc., après le repas du soir on en cause, les coudes sur la table, les avis d'abord partagés finissent par se résoudre à la solution la plus pratique, et le lendemain chacun se place là où il produit le plus avec le moindre effort et l'on commence. Au cours de l'ouvrage une idée meilleure vient-elle ? Le camarade la communique et la question est vite tranchée.

Ce qui d'abord paraissait théoriquement impossible se trouve être dans la pratique résolu tout naturellement.

Nous constituons la famille nouvelle — toute différente de la famille unie par les liens du sang, il serait plus juste de dire désunie tant elle recèle d'hypocrisies et de mensonges — le groupement initial, la famille par affinité.

Nous sommes d'accord sur les principes anarchistes qui servent de base à notre morale. Nous sommes du même avis quant à la direction particulière qu'a pris notre vie, nous marchons coude à coude dans notre lutte contre la Société, nous

nous entendons parfaitement sur les questions de détail.

Voilà déjà des éléments de concorde qui écartent bien des discussions.

Les rapports qui nous unissent sont faits d'affectueuse estime pour tous et à l'occasion, suivant le degré d'affinité, d'affection plus profonde. Les enfants sont à tous. Ceux qui naîtront à la colonie le seront encore davantage, ils grandiront libres et sains tout naturellement, sans contrainte ni mauvais exemple. Nous n'avons rien à dissimuler à un enfant, nous avons trop le souci de notre dignité d'homme libre pour commettre un acte, même dire une parole qui pourrait salir l'innocence de nos chers petits.

Conduire nos enfants jusqu'à l'âge viril et avoir la certitude qu'ils seront des hommes, tel sera le couronnement de notre œuvre.

Nous vivons sans Dieu, sans patrie, sans maître, libres avec la sensation à chaque instant de vivre ce que nous souhaiterions avoir vécu. L'argent entre nous n'existe pas. Pour les relations avec l'extérieur un camarade s'occupe de la caisse et de la comptabilité.

Chacun suivant ses aptitudes et aussi les nécessités a une besogne bien déterminée, mais que tout autre est capable de faire plus ou moins bien évidemment en cas de besoin. Les compagnes vaquent aux soins du ménage et à l'entretien de la maison. Ces occupations particulières seules les différencient d'avec nous. Elles prennent part aux discussions et sont nos égales en tout et pour tout.

Le jardin, la grande culture, l'éducation des enfants, la correspondance, les animaux, l'outillage

sont autant de parts d'activité réparties sur chacun suivant sa compétence.

Comme nul ne peut commander, exiger d'un autre à quelque titre que ce soit un travail déterminé, que chacun a le souci de sa dignité, le respect de celle des autres, nous évitons par là les disputes, les récriminations désagréables. Les caractères ne sont pas toujours égaux, il y a bien quelques accès de mauvaise humeur, mais si vite réprimés. Nous savons que nous sortons d'une Société, les uns disent pourrie, mettons malsaine, et que nous apportons avec nous des défauts que l'atavisme rend presque inhérents à notre nature. Mais à force de volonté ils disparaissent et ne viennent plus qu'à de rares intervalles troubler l'harmonie qui ouate notre vie. C'est précisément là le côté éducatif et non le moins intéressant de la tentative.

Et puis par dessus tout nous nous aimons. Là est le secret de notre bonheur et de notre force.

Les repas se prennent en commun, nous vivons du produit de nos récoltes, achetant le moins possible au dehors par principe et par économie. Nous ne sommes pas végétariens intransigeants, nous sommes ennemis de l'absolu que d'ailleurs nous nions. Nous usons de peu de viande, peu d'alcool, mais nous estimons que l'usage raisonnable et raisonné de tout ce qui se produit augmente la joie de vivre et que seul l'excès est nuisible.

Chacun a sa chambre, homme ou femme, et le travail en commun consciemment fourni, achevé, chacun fait ce qu'il lui plaît. Nous n'avons pas de jour fixé pour du repos. Quand il nous convient, suivant les circonstances, les dispositions de chacun,

nous nous récréons. Une page d'un livre intéressant, de la musique et le plus souvent rien du tout, que le plaisir d'être près les uns des autres, des rires, la joie de vivre entourés de ceux que l'on aime.

Depuis trois ans nous n'avons jamais passé un jour sans travailler, nous ne sentons pas le besoin d'un repos prolongé d'une journée entière, nous restons souvent ensemble le soir, mais jamais une après-midi complète. La variété du travail supplée au repos.

Nous avons d'ailleurs à chaque instant sous les yeux la verdure de la forêt, l'étang, le ruisseau, les animaux. Le site est merveilleux, un décor admirable encadre le terrain mouvementé sur lequel nous vivons et la paix profonde qui se dégage des choses influe sur l'esprit.

Notre vie active, simple, frugale est harmonieuse et en harmonie avec la nature.

Et si ce nous est un réconfort d'apprécier chaque jour la vérité des principes communistes appliqués ici, ce nous est à la fois une douleur poignante et un sentiment de haine impitoyable que de considérer la vie telle que l'ont les hommes dans la Société. Le communisme ne fera pas la Révolution. Il sera peut-être, sous une forme qu'il est impossible de prévoir, le stade de l'évolution humaine que cette dernière amènera.

Notre essai de communisme a un rayonnement, une force éducative, la force de l'exemple, extraordinaire.

Chaque dimanche, durant la belle saison, des centaines de promeneurs viennent, causent, la propagande de nos idées acquiert une pénétration que

la théorie ne pourra jamais réaliser. Il est des milieux où le seul mot d'anarchie n'était prononcé qu'avec horreur, mépris. Nous y sommes reçus maintenant très aimablement. La discussion de nos théories semble toute naturelle et beaucoup de nos premiers ennemis sont devenus nos fidèles habitués du dimanche.

Un exemple entre mille. Nous mettons sur une table devant la maison des brochures libertaires à 10 centimes, en prend qui veut, il n'y a même personne à côté, les gens mettent leur deux sous dans un couvercle de boîte. Il en a été vendu un seul dimanche pour 22 francs, résultat qui n'a jamais été obtenu dans aucune conférence.

Dans toute la région on nous demande pour des causeries. Le champ d'activité est de plus en plus vaste, mais les résultats obtenus décuplent nos forces pour faire face à tout.

Si notre vie a des heures paisibles, elle a souvent et c'est ce qui la rend si bonne à vivre, de fortes heures de lutte.

Il ne faudrait pas croire que la constitution d'un milieu libre indique chez ses participants l'intention de s'évader de la Société pour manger tranquillement la soupe aux choux au coin d'un bois. Il ne constitue pas non plus un moyen infaillible d'amener la Révolution. Il permet simplement à des hommes d'intensifier la propagande dont ils sont capables, de la faire avec une liberté d'allures qu'ils n'ont pas dans la Société actuelle et chaque fois qu'une injustice est commise, qu'une révolte les appelle ils n'ont pas, grâce au milieu libre, le souci de ce qu'ils laissent derrière eux.

Il en résulte une puissance d'activité et de pro-

pagande qu'on ne saurait acquérir dans aucun autre milieu, et par l'isolement voulu un puissant moyen d'éducation.

Ainsi sont devenus possibles déjà la publication d'une série de brochures dont celle-ci constitue un numéro, la réalisation prochaine d'un journal d'éducation, l'organisation très future d'universités populaires ainsi que la constitution de bibliothèques sociologiques que nous installerons bientôt dans la région.

A toute heure de notre vie la possibilité d'avoir notre franc-parler, de voir l'arrogance des puissants se muer à notre approche en crainte mêlée de platitude, voir les agents de toutes les autorités remplacer pour la meilleure édification des inconscients leur morgue en procédés de velours. Sentir que lentement mais sûrement pénètre dans l'esprit de camarades jusque-là réfractaires une somme de conscience capable d'en faire des militants. Chaque jour apporte sa part de vérités émises, d'erreurs combattues. Nous abattons l'autorité des petits potentats, industriels, bourgeois, galonnés. Il s'est passé ici des scènes inénarrables entre nous et les représentants de l'autorité. Notre propagande, qui dans ce sens-là nous a déjà valu des amendes et de la prison, fera le sujet d'une brochure.

Le résultat ne s'est pas fait attendre. Des gens qui jusque-là avaient subi comme c'est l'usage des vexations, des tyrannies ont secoué le joug et carrément envoyé faire f... ceux qui jusque-là les intimidaient.

Si l'application du communisme libertaire tel que nous l'avons compris n'a pas les éléments de réussite des autres formes de communisme, tels que

l'obéissance, la discipline, l'abstinence, la chasteté, il a croyons-nous l'universalité nécessaire à toute transformation effective. Nous voulons sans autre réglementation que celle de la raison la satisfaction complète des appétits-besoins, facteur scientifiquement indispensable à un développement harmonieux, intégral, somme toute naturel. La mise en pratique du communisme libertaire demande évidemment un effort de volonté considérable, aussi croyons-nous utile de donner très brièvement, après de longs mois d'expérience, un aperçu de la mentalité reconnue nécessaire pour être un élément d'harmonie dans un milieu libre.

Actuellement une sélection au point de vue physique s'impose. Le travail matériel auquel nous sommes astreints nécessite sinon une constitution très robuste tout au moins une absence totale de tares physiologiques et tant à cause de cas à prévoir de contagion que par l'obligation de fournir un rendement maximum avec le minimum de dépenses et d'énergies moindres (femmes, enfants, maladifs), un choix judicieux des éléments est indispensable.

Mais la situation économique que nous traversons n'étant que momentanée, les vrais facteurs d'harmonie sont du domaine moral.

Ces facteurs sont les qualités d'homme qui font d'un individu un anarchiste. Les unes sont constituées par l'empire pris sur ce que l'atavisme, l'éducation, le milieu dans lequel nous avons passé ont laissé de mauvais en nous. Elles peuvent se ramener à un effort de volonté permanent.

Ne pas critiquer, ne pas déblatérer sur un camarade, ne pas commander, ne pas considérer *sa*

compagne, *ses* enfants comme sa propriété, ne pas avoir de préférence pour les siens, à plus forte raison lorsqu'elle s'exerce au détriment des autres.

Avoir assez d'initiative pour travailler seul à l'intérêt commun.

Avoir le désir d'apprendre. Penser que nos adversaires sont bien armés. Se défaire de cette opinion qu'il suffit de croire profondément pour convaincre les autres.

Peut-être trouvera-t-on tout cela bien anodin, mais il ne faut pas oublier que la vie et surtout la vie en commun est faite de riens.

Tous les jours n'apportent pas leur tribut à la propagande de lutte contre une erreur, une injustice. Les heures héroïques sont rares, tandis que plusieurs fois par jour l'on s'asseoit à la même table en face des mêmes convives, répétant les mêmes gestes, ce qui est une joie durable, un plaisir sans cesse renouvelé si vous vous aimez, la pire des souffrances si l'harmonie est rompue.

Les autres qualités sont les facultés que tous les hommes ont en eux, qui se développent suivant les tempéraments et trouvent leur complet épanouissement dans un milieu libre.

Amour de la justice, de la liberté, respect de la dignité d'homme des camarades, conscience de la sienne.

Irrespect total, absolu de l'autorité sous quelque forme qu'elle se présente. Chaque fois qu'il est possible faire disparaître un préjugé, frapper un maître.

S'imposer, s'affirmer comme tels (libertaires) envers et contre tous.

Abstraction volontaire momentanée du moi devant l'intérêt collectif pour un bien supérieur. Avoir une conception claire, précise de ce qu'est l'anarchie. Savoir que plus on travaille pour les autres, plus les chances de bonheur s'accroissent pour soi-même.

III

Nous avons donné cette esquisse, souhaitant que ceux qui ont le désir de modifier par le communisme libertaire l'état douloureux pour beaucoup, immoral pour tous, de la Société, le fassent en connaissance de cause.

Ainsi que nous l'avons déjà dit : loin de nous la prétention de donner notre effort et notre développement comme des modèles à suivre à la lettre et dont on ne saurait se départir. D'autres tentatives, procédant d'une manière différente feront peut-être entrevoir des rapidités que nous ne soupçonnons pas ; des extensions et des applications nouvelles, nous indiqueront sans doute à nous même l'ampleur que peuvent dès maintenant prendre ces efforts qui ne sont encore que des essais.

Nous tenons à montrer la bonne foi et la bonne volonté que nous y avons mises et nous tiendrions surtout que de ces pages se dégage la résolution inébranlable que nous avons de continuer envers et contre tous.

En résumé le communisme à atteindre consiste à établir une Société dans laquelle l'homme aura la plus grande somme possible d'individualisme avec le minimum de communisme indispensable.

Lorsque l'autorité anéantie, les contraintes, les barrières auront disparu, les hommes, dans la plénitude consciente de leur moi, le libre exercice

de leurs facultés, jouiront d'une paix profonde, d'un bonheur durable.

Leur conception de la vie, modifiée, leur fera sans doute chercher un monde encore meilleur. Il n'en reste pas moins vrai qu'un pas gigantesque de l'évolution sera franchi.

Que notre effort entraîne d'autres efforts. Que notre œuvre soit l'œuvre de tous et l'humanité sera la Société harmonieuse d'hommes conscients, guidés vers un meilleur devenir par la Vérité, la Justice, sous un soleil de Liberté et d'Amour.

Au Gesly, 9 mars 1906.

ANDRÉ MOUNIER.

Nous signalons dès maintenant, à nos amis et lecteurs, tout l'intérêt de moment et de propagande qu'il y aura à répandre la prochaine brochure **Lettres de Pioupious** de notre camarade Fortuné Henry, qui paraîtra en Mai.

Ce sera, sous une forme sobre et froide, le procès nécessaire de ce Saturne moderne qui dévore ses petits — **la patrie.** —

Imprimerie spéciale de la Colonie d'Aiglemont.